



Sken&graphie

Coulisses des arts du spectacle et des scènes émergentes

4 | Automne 2016
Médée à l'opéra

L'écriture au scalpel : *La Dictadura de lo cool* de Marco Layera

Margot Dacheux



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/skenographie/1318>

DOI : 10.4000/skenographie.1318

ISSN : 2553-1875

Éditeur

Presses universitaires de Franche-Comté

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2016

Pagination : 163-166

ISBN : 978-2-84867-584-8

ISSN : 1150-594X

Référence électronique

Margot Dacheux, « L'écriture au scalpel : *La Dictadura de lo cool* de Marco Layera », *Sken&graphie* [En ligne], 4 | Automne 2016, mis en ligne le 05 juillet 2017, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/skenographie/1318> ; DOI : 10.4000/skenographie.1318

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Presses universitaires de Franche-Comté

L'écriture au scalpel : *La Dictadura de lo cool* de Marco Layera

Margot Dacheux

- 1 Un gymnase avignonnais bondé, le dernier jour du festival d'Avignon. Nous sommes à Aubanel dont l'accès nécessite de se perdre dans de petites rues étroites avant de gagner l'entrée du lieu. Comme il est désormais coutume en Avignon, nos sacs sont fouillés avant de passer les portes, on nous débarrasse de nos bouteilles d'eau de plus de 50 cl, de nos anti-moustiques, de certains brumisateurs. Ce nouveau rituel résonne des événements encore trop récents du 14 juillet.
- 2 Ces contrôles passés, nous voilà assis à observer la salle et sa respiration. Nous sommes réunis pour assister à *La Dictadura de lo cool* de la compagnie La Re-Sentida¹, connue pour son sens de la subversion. Comme le dit la plaquette,
Marco Layera, conscient d'en faire lui-même partie, interroge le potentiel et l'intégrité de ce groupe social (les bobos) devenu classe qui souscrit en tout point au capitalisme comme mode de vie et de communication, dans ses rapports au monde et au marché, mais revendique un héritage culturel et des valeurs dites à contre-courant.
- 3 Un rapide scan autour de moi me conforte dans l'idée que ce propos devrait largement faire écho dans la salle.
- 4 Les fouilles qui conditionnent notre entrée ont pris pour habitude de retarder le début du spectacle d'une quinzaine de minutes, ce qui offre l'opportunité d'observer avec attention cette femme très âgée qui se déplace devant la scène, cherchant vraisemblablement un siège. En la détaillant plus précisément, nous arrivons à la conclusion que ce que nous avions pris pour une spectatrice était en réalité une comédienne attendant le début du spectacle. Les lumières sont encore allumées et la voilà au micro. Elle nous salue, nous informe qu'elle fait partie du gouvernement chilien et que, dans le cadre d'une enquête en cours sur les publics, elle souhaite nous poser quelques questions : « Votre tenue vestimentaire coûte-t-elle plus de 100 € ? », « Qui est d'origine maghrébine dans la salle ? », « Qui a voté pour François Hollande ? ». Quelques questions auxquelles les

spectateurs répondent en levant le bras. Ça y est, le ton irrévérencieux de la soirée est donné.

- 5 En décidant de s'attaquer aux bobos, Marco Layera ne peut faire l'économie de l'autodérision et de l'ironie, caricaturant à l'excès les vautours politiques et leurs démarches d'intimidation, offrant l'image d'un Ministère de la Culture animé par des préoccupations élitistes. Le cadre de cette critique acerbe : un groupe d'individus représentant l'élite culturelle chilienne célèbre, un premier mai, alors que des mouvements protestataires envahissent les rues, la nomination de l'un d'entre eux au poste de Ministre de la Culture. Seulement, le ministre nouvellement nommé se cloître dans sa chambre et refuse de participer aux réjouissances et quand il la quitte enfin, c'est pour proposer un tout nouveau programme dont l'acte premier est d'évincer du ministère l'élite dont il fait partie.
- 6 Comparant le monde politique et l'entre-soi qui l'agite à une scène de théâtre, le metteur en scène donne à voir les coulisses presque invisibles du spectacle, par l'objectif d'une caméra dont les images prises en direct sont diffusées à jardin. Habillage, maquillage, discussions sont exhibés aux yeux des spectateurs par l'entremise de cette vidéo qui joue de la frontière entre réel et fiction, présentant les différents personnages à la manière d'un générique. Ces individus se préparent à entrer sur la scène politique et sociale tout comme on entre sur le plateau de théâtre, dans un rythme effréné qui essoufflera le public jusqu'à la dernière seconde.
- 7 La dialectique du caché/dévoilé qui ouvre le spectacle se déploie tout au long de la pièce par le biais d'une caméra à l'épaule qui suit les déambulations des comédiens dans une scénographie labyrinthique pour le spectateur. Dégageant deux espaces distincts que sont le proscenium et une structure cloisonnée en fond de scène, Marco Layera expose le clivage du moi social et de l'intime. Quand un personnage quitte le champ visuel du spectateur, la caméra prend le relais et, tel un paparazzo, le poursuit et agit en révélateur de son malaise, son angoisse, son narcissisme ou encore son machiavélisme.
- 8 Dans cette pièce où les masques recouvrent les masques, le spectateur peine à s'identifier à un propos. Le nouveau ministre de la Culture désire mettre à l'écart le microcosme autocentré que compose sa « cour » mais son alternative, loin d'être convaincante, s'engouffre dans la brèche populiste. Les prises de parole des uns des autres ne seront que tentatives de manipulation, chacun désirant être propulsé au-devant de la scène, comme ce personnage derrière lequel on croit reconnaître l'esquisse d'Angelica Liddell et qui, dans une tentative désespérée mêlant geste performatif et séduction tentera vainement de conserver sa place.
- 9 Des bains de champagne aux nez recouverts de cocaïne, les images de fête se succèdent. Entassés dans un espace réduit, les comédiens, que l'on discerne à peine, jouent la fête face à la caméra, au son d'une musique clubbing qui chahute nos tympanes. On les voit boire, entamer des préliminaires sexuels, danser, se droguer, le tout dans un plan séquence très mouvementé et resserré, caméra à l'épaule, qui illustre à merveille la frénésie qui s'empare du groupe et qui les mènera à leur propre perte. Gros plans sur des visages, une bouche hystérique, des corps en transe, des membres amassés. L'écran est saturé de peau et de remous, étourdissant le spectateur. N'épargnant pas le milieu théâtral dont il fait partie, Marco Layera ne fait l'économie d'aucune critique, usant de clichés et de stéréotypes pour donner à voir l'exubérance et la décadence d'un milieu qu'on ne peut s'empêcher de considérer abscons.

- 10 Si ces personnages en huis clos se plaisent à penser le monde pour autrui, ils vivent reclus dans leurs propres problématiques et sont complètement imperméables aux bruissements du monde qui s'agite devant leur porte.
- 11 Et quand enfin la porte s'ouvre, quand la caméra quitte la salle et s'engouffre dans la rue, quand une alternative se dessine, quand le spectateur espère une respiration, c'est une bourrasque de violence qui l'emporte. La comédienne essoufflée conclut le spectacle par une description enjouée des soulèvements populaires rappelant les pires heures de la Révolution ou encore des actes barbares bien plus récents. Le chaos qui se dessine semble n'épargner personne, de l'homme d'église à l'ouvrier en passant par le banquier ou l'artiste. Tous sont en sang, tous se déchirent. Marco Layera n'est pas dupe et si la prise de position du metteur en scène peut sembler obscure c'est justement parce qu'il met en scène la difficulté de proposer une alternative et de se décentrer. Pas de solution, seulement des explosifs disposés çà et là qui laissent au spectateur un champ de ruines sur lequel méditer.
- 12 Au final, sur ce plateau peuplé des vestiges d'une soirée de débauche, un seul personnage demeure, qui ne viendra pas saluer les spectateurs, qui ne prendra pas part à la révolution qui agite les rues, qu'on aura pourtant vu traverser la scène à plusieurs reprises dans un costume d'ours en peluche, un balai à la main. La femme de ménage, unique figure stable durant la représentation, moquée par les autres, sans droit de réponse, reste debout et continue de s'activer au plateau quand tous les autres, absents et à terre, sont rattrapés par la violence d'un monde qu'ils ont tenté en vain d'ignorer.
-

NOTES

1. Mise en scène : Marco Layera ; texte : *La Re-Sentida* ; scénographie : Pablo de la Fuente ; musique : Alejandro Miranda. Avec Diego Acuña, Benjamín Cortés, Carolina de la Maza, Pedro Muñoz, Carolina Palacios, Benjamín Westfall. Spectacle créé à Santiago du Chili en juin 2016 ; Festival d'Avignon 2016, Gymnase Aubanel, 18-24 juillet 2016.